



Ivan
Vladislavić

LA LECTURE

traduit de l'anglais (Afrique
du Sud) par Georges Lory

elyzad

La lecture

Du même auteur

Distance, Zoé, 2020.

Double négatif, Zoé, 2013.

Folie, Zoé, 2012.

La vue éclatée, Zoé, 2005.

Les Monuments de la propagande, Zoé, 2005.

Le banc réservé aux blancs, Zoé (poche), 2004.

Portés disparus, Éditions Complexe, 1997.

Photographie de couverture (détail) : © Morris Higenyi /
Unsplash.

« La lecture » est extraite du recueil *101 Detectives*.

© Ivan Vladislavić, 2015. Tous droits réservés.

© Éditions Elyzad, 2024, pour la traduction française.

www.elyzad.com

Ivan Vladislavić

La lecture

novella

traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Georges Lory

elyzad

Elle lisait d'une voix doucement monotone qui se fauflait dans l'esprit ouvert du public comme du sable s'échappant d'un poing fermé. C'étaient pour la plupart des auditeurs avertis, amateurs de littérature et observateurs attentifs des pays du Sud, deux cent quatorze au total selon les réponses parvenues à la *Literaturhaus*, décidés à écouter la triste histoire de Maryam Akello. Elle lisait dans sa langue maternelle, l'acholi, et à l'exception de son accompagnatrice, assise au milieu de la première rangée, personne dans la salle n'en comprenait un traître mot. Aucun participant ne se souvenait d'avoir entendu cette langue lors d'un séminaire ou dans la bande-son d'un documentaire. C'est pourquoi les spectateurs n'étaient pas en mesure de juger si elle lisait bien ou mal, ni de vérifier quels passages de *Sugar* elle avait choisi de présenter ; il leur faudrait attendre la seconde partie du programme, quand son traducteur lirait les

mêmes extraits en allemand récemment parus aux éditions Kleinbach.

Il s'agissait de Hans Günther Basch, déjà sur scène, sa chaise en retrait de la table, légèrement à l'oblique du lutrin, sa coupe en brosse soignée s'inclinant avec déférence vers l'autrice, détournant à son profit une petite partie de l'attention de l'auditoire. Bien qu'il semblait écouter, les pensées de Basch s'évadaient. En fait, lui non plus ne comprenait pas l'acholi. Pour sa traduction en allemand, il s'était appuyé sur les versions anglaise et française, déjà publiées, et sur les commentaires d'un ami spécialiste de l'Afrique de l'Est à l'université Goethe de Francfort. Akello elle-même parlait bien anglais, ils avaient discuté en profondeur de la traduction. À présent, tandis qu'un nuage poussiéreux d'acholi s'élevait face à sa vision de l'Afrique, obscurcissant le paysage du texte, ses pensées revenaient à l'introduction prononcée par le professeur Horst Grundmann, un autre ami issu du monde universitaire, un collègue africaniste. Il était assis dans la première rangée, à côté de l'accompagnatrice de l'autrice, ses longues jambes étendues devant lui, la barbe sur la poitrine, le crâne luisant.

Tous deux siégeaient depuis quelques années au conseil d'administration de la *Literaturhaus*. La lecture de ce soir était d'importance, la première de la série des « Écrivains sous le feu », comme ils l'appelaient, des auteurs menacés, contraints ou réduits au silence par des régimes répressifs, telle Maryam Akello. L'affaire avait nécessité beaucoup de temps pour lever des fonds, obtenir l'accord de la ville et des parrainages. Cette inauguration était donc capitale. De bout en bout Horst avait bien mené son introduction, songeait Hans Günther, il avait parlé avec passion de l'exigence, dans ce monde d'après les attentats de 2001, de mettre en valeur les différences et de soutenir le dialogue, de créer des réseaux de solidarité et de compréhension, rappelant à l'auditoire les nombreux pays où, maintenant encore, des auteurs craignaient d'apposer leur nom en bas de leurs textes, sans parler de les lire en public, quand le choix des mots était une question de vie ou de mort.

Basch, qui se croyait endurci face à ce genre d'appel, en avait été tout remué. Oui, il devait porter ça au crédit de Horst, ce dernier avait fait du bon boulot. Son discours assurait aux parrains qu'ils avaient fait bon usage de leurs

deniers et à l'auditoire qu'il avait réalisé un geste, modeste mais déterminant, contre la tyrannie.

À l'exception d'un jeune homme dans le fond de la salle qui était venu avec sa nouvelle petite amie, histoire de lui prouver sa curiosité à l'égard de ses centres d'intérêt, tous les membres de l'assemblée avaient déjà assisté à des lectures littéraires. Une douzaine, pour la majorité, une centaine pour une poignée d'entre eux. Pris ensemble, ils étaient venus écouter des milliers d'auteurs lire des extraits de leurs œuvres.

Au moment où Maryam Akello achevait sa première page et la retournait sur le lutrin, tandis que les auditeurs novices absorbaient ses intonations et ses gestes, étudiaient ses vêtements, son visage et la complexité de ses tresses, les vieux briscards lui avaient déjà trouvé une place sur leur étagère. En général, ils estimaient les écrivains plus faciles à cataloguer que leurs livres.

Avec des nuances, entre la voix chantante des poètes américains, les déclamations tonitruantes des griots africains et les bourdonnements dignes d'un bulletin météo de certains romanciers anglais, ils les classaient en deux

groupes : ceux qui étaient à l'aise sur scène et ceux qui ne l'étaient guère. Ceux qui mimaient, qui soulignaient, qui donnaient à leurs personnages des accents ou des particularités, et ceux qui lisaient simplement, aussi bien qu'ils le pouvaient, jusqu'à la fin. Les artistes et les autres. Il n'était cependant pas évident de savoir lequel plairait au public. Une envolée mélodramatique pouvait être prise comme une grimace de mauvais aloi, tandis que certains murmures ou marmonnements parvenaient à dresser l'oreille de l'auditoire.

Portée par le ton cotonneux d'Akello, la professeure Steffi Ziegler ressassait ces constatations. Enseignant le théâtre américain du xx^e siècle à l'université de Cologne, elle se prit à songer à Edward Sheldon, un dramaturge presque oublié. Elle avait récemment feuilleté la biographie de Sheldon par Eric Barnes, *The Man Who Lived Twice*, et un brin de son histoire lui traversait l'esprit.

Comme beaucoup de vies frappées par une catastrophe, celle de Sheldon se divisait en deux chapitres inégaux. Dans la première décennie du xx^e siècle, il s'était distingué de bonne heure comme l'une des étoiles de la scène américaine.

Sa pièce *Romance* avait fait sensation pendant les années de guerre, enchaînant les saisons à Broadway et réalisant des records d'affluence à Londres et à Paris. Mais il n'avait pas encore la trentaine quand il fut brisé par une forme virulente d'arthrite qui l'immobilisa. Grabataire à partir de 1925, il devint aveugle en 1930.

Sheldon devait passer les vingt dernières années de sa vie au dernier étage d'un immeuble de Manhattan, cloué au lit, incapable de bouger. De façon remarquable, il demeura toutefois au centre du monde théâtral. En dépit de la gravité de son handicap, il entretenait des relations amicales avec des centaines de personnes, orientant des mariages et des carrières, prodiguant des conseils sur la vie et le travail, amusant et stimulant toutes ses connaissances. Son esprit généreux et résilient poussa un ami à formuler cette remarque : « Il aurait été impertinent de le prendre en pitié. »

La professeure Ziegler avait écrit plusieurs articles sur les pièces perturbantes de Sheldon, notamment *The Nigger* et *The Princess Zim-Zim*. Car, en dépit de leur audace et de leur charme, elles étaient dénaturées par les préjugés de son époque. Ces soucis-là concernaient son travail

universitaire. Elle songeait à présent à la lecture à voix haute. Atteint de cécité, Sheldon souhaitait qu'on lui fasse la lecture à toute heure. Il dormait peu, par intermittence, et entre deux visiteurs, il fallait qu'on lise. Même ses infirmières de nuit se devaient d'être des lectrices accomplies, il avait des exigences particulières dans ce domaine. Il n'appréciait pas du tout la lecture phraseuse. Il préférait un ton inexpresif sur lequel il pouvait appliquer ses propres accents, comme des teintes sur une photo en noir et blanc, « comme s'il recevait directement les mots d'une page imprimée », selon son biographe. C'est ce qu'il appelait une « lecture de machine à coudre », un rythme précis, régulier tout au long de la ligne, cousant une imagination à une autre.

Maryam Akello fait partie de ce genre de lectrice, pensait la professeure Ziegler. Mais sans connaissance de sa langue, il était impossible d'ajouter le moindre fil brillant de son invention personnelle sur ce tissu blanc. En fait, et en y réfléchissant la professeure Ziegler émit un petit bruit de surprise qui irrita sa voisine, on n'était même pas sûr qu'il s'agisse de tissu. Ni qu'il fût blanc.

Lors d'une soirée littéraire en Allemagne, une jeune Ougandaise lit en acholi un extrait de son histoire. Enlevée par l'Armée du Seigneur, Myriam a survécu à un cruel esclavage. Le public cultivé s'efforce d'être à la hauteur de son récit, mais l'ennui guette : comment être ému par des mots qu'on ne comprend pas ? Quand le traducteur doit à son tour prendre la parole, c'est à ses risques et périls.

Avec une grande force dramatique et un humour certain, Ivan Vladislavić nous convie au cœur d'un face à face policé entre deux mondes. Son ironie questionne notre propension à l'empathie. Un texte subtil et bouleversant.

Ivan Vladislavić occupe une place singulière dans le paysage littéraire sud-africain : polyvalent dans son style, novateur dans la forme, son travail s'ancre fermement dans la vie urbaine contemporaine.

J.M. Coetzee

elyzad

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE



13 €